

par le travail en moins des domestiques loués, il n'y a pas plus d'avantages à avoir les premiers.

---



---

### LET TRE XXIX.

*Sur le Climat de Philadelphie, de la Pensylvanie, sur les Maladies qui y règnent, etc.*

JE vous ai déjà parlé, mon ami, du climat de cette heureuse ville (1); mais le respectable docteur Rush vient de me donner des détails nouveaux et curieux (2), et je vais vous les communiquer.

Cet observateur éclairé m'a fait en une phrase énergique le tableau des variations climatériques de la Pensylvanie. Nous avons, m'a-t-il dit, l'humidité de la Grande-Bretagne dans le printemps, la chaleur de l'Afri-

---

(1) Voyez tom. I, let. 19, pag. 374.

(2) J'apprends, par les journaux américains, que le docteur Rush a publié un ouvrage sur le climat de la Pensylvanie, dont il avoit détaché quelques observations pour moi. Il mérite d'être traduit en françois, et il sera utile à la météorologie et l'hygiène comparées.

que dans l'été, la température de l'Italie en juin, le ciel de l'Égypte en automne, le froid et les neiges de la Norwège, et la glace de la Hollande pendant l'hiver; les tempêtes, à un certain degré, des Indes occidentales dans chaque saison, et les vents variables de la Grande-Bretagne dans chaque mois de l'année. Malgré toutes ces variations, ce docteur prétend que le climat de Philadelphie est un des plus salubres qui existent.

Dans les temps de sécheresse, l'air y a une élasticité particulière, qui rend la chaleur et le froid moins insupportables, qu'ils ne le sont au même degré dans des pays plus humides. L'air ne devient lourd et fatigant, que lorsque le bienfaisant nord-ouest ne succède pas aux pluies.

On m'avoit menacé des effets de cette langueur, qu'on ressent communément à Philadelphie dans les grandes chaleurs. Il me sembloit entendre la description des ravages causés par le pesant *Sirocco*. Cependant, dans les trois semaines que j'ai passées à Philadelphie, pendant les mois d'août et de septembre, je n'ai point senti cet abattement de corps, cette dépression d'esprit, quoique

la chaleur fût très-grande. Je la trouvois supportable, et à peu près semblable à celle de Paris; mais je transpirois davantage que dans cette dernière ville.

Peut-être n'ai-je échappé à la loi générale, qu'à la faveur de mes occupations, de l'agitation de mes esprits, de mon inquiète activité, qui ne me permettoit pas un moment de repos, qui me faisoit courir sans cesse, pour interroger les hommes éclairés, et consigner par écrit leurs réflexions.

C'étoit une observation que le docteur Rush avoit faite avec beaucoup de médecins d'Europe. L'organisation morale influe beaucoup sur la santé, et ses mouvemens maîtrisent souvent les influences des circonstances extérieures. Il m'en cita deux exemples frappans. Il avoit appris d'un chirurgien que les soldats anglois blessés au fameux combat naval du 12 avril 1782, avoient été guéris avec la plus grande facilité. L'ivresse de la victoire sembloit redonner aux corps la force et la santé. Le docteur avoit lui-même fait la même remarque sur les soldats américains blessés à la bataille de Trenton.

La variabilité est, comme je vous l'ai dit, l'essence du climat de la Pensylvanie. Il a

changé, en proportion sur-tout des défrichemens, et de la diminution des eaux, qui ci-devant inondoient cette partie de l'Amérique. Beaucoup de criques et même de rivières ont disparu peu à peu; et cela doit être dans un pays, où les forêts font place à des champs cultivés et à des prairies.

Ces changemens ont produit d'heureux effets sur la santé des individus. Un vieillard de ce pays m'a dit avoir observé, que la santé des Pensylvaniens augmentoit en raison des défrichemens, que les visages étoient bien moins pâles depuis trente ou quarante ans, que depuis quelque temps le nombre des centenaires croissoit, et que les septuagénaires étoient très-communs. Ces faits certains doivent vous paroître difficiles à concilier avec la variabilité du climat: elle est telle, que non-seulement deux années successives ne se ressemblent point, mais encore que les mêmes saisons, les mêmes mois, pris successivement, n'ont aucune ressemblance. Le climat n'a qu'un trait caractéristique, c'est son inconstance, et on peut lui appliquer le vers d'Ovide:

*Et tantum constans in levitate suâ.*

En 1782, il y eut une sécheresse extraor-

dinaire. Le maïs ne put parvenir à maturité, les prairies manquèrent. La terre devint si inflammable en plusieurs endroits, qu'elle brûloit à la surface.

L'été de cette année 1788 a été au contraire excessivement pluvieux ; il est tombé, le 18 et le 19 août, à Philadelphie, sept pouces d'eau. Le bled en a prodigieusement souffert.

Heureusement les diverses parties de cet état ne sont pas sujettes aux mêmes variations de l'atmosphère, ensorte qu'on ne voit jamais une disette générale : si la récolte manque ici, à cinquante milles de là elle est abondante.

Voulez-vous comparer la température de Philadelphie avec celle de quelques autres contrées, situées à peu près au même degré ; voici les résultats que vous donneront de bonnes observations météorologiques comparées.

Vous verrez que la chaleur y est à peu près la même qu'à Paris, et n'est jamais si grande qu'à Rome, puisque dans cette dernière place, la liqueur monte à trente degrés et au-dessus.

Vous verrez que l'hiver n'y est pas consi-

dérablement plus froid qu'à Paris (1), puisque le thermomètre y est communément, dans ces deux places, à 10 et 12 degrés au-dessous de glace.

Mais il tombe bien plus d'eau à Philadelphie qu'à Paris, puisque l'année commune y est de vingt pouces, et qu'on ne l'a vu, en soixante ans, qu'une fois à vingt-cinq, tandis que l'année commune est, à Philadelphie, de trente-cinq pouces.

En comparant le climat de Philadelphie à celui de Pékin, à peu près sous la même latitude, et d'après les tables du célèbre *Kirwan*, vous trouverez que les hivers sont bien plus froids, et les étés bien plus chauds dans cette partie de la Chine, que dans la Pensylvanie. Le docteur Rush attribuoit cette différence à des circonstances locales. L'une étoit le voisinage de cette vaste contrée couverte de bois, qui borde la Pensylvanie au nord-ouest, tandis que la partie qui avoisine Pékin est parfaitement et généralement cultivée.

Un autre fait déjoue tous les systèmes qu'on fabrique, pour expliquer les variétés

---

(1) Voyez tom. 1, let. 19, pag. 375.

des températures. Je vous ai parlé de celle de l'Ohio et de Pittsburg (1); je vous ai dit que, dans l'hiver de 1788, le froid y avoit été plus excessif qu'à Philadelphie, et presque égal à celui de Sibérie; cependant le froid et la chaleur sont ordinairement moins vifs au-delà des montagnes qu'en deçà; et, dans cet hiver même, il y eut de telles variations, que, le 5 février, le froid étoit encore plus considérable à Philadelphie qu'à Pittsburg, d'après les observations comparées du Dr Bedford, dans cette dernière ville, et de M. L. — à Springmill.

La variation dans la température se fait sentir considérablement, non-seulement d'un jour à l'autre, mais du matin au midi, mais du midi au soir.

Je remarquai un jour, au commencement de novembre 1788; le thermomètre étoit à onze degrés au-dessous de la glace. Deux jours après, la chaleur du soleil étoit insupportable.

Le 23 du même mois fut très-chaud; le 24 fut très-froid, il gela. La différence étoit certainement de quinze à vingt degrés.

(1) Voyez tom. 1, let. 20.

Les causes de ces variations sont dans la situation de Philadelphie, dans son sol, dans les eaux qui l'environnent, dans les vents qui y dominant. Cette ville paroît placée entre deux zones; c'est un point où les deux vents les plus opposés, l'est et le nord-ouest se combattent sans cesse. Elle est au confluent de deux rivières; son terrain est marécageux; son sol est d'argile. La Delaware y coule rapidement. Mon ami Fisher, qui cherche à expliquer la morale des hommes, par les circonstances physiques qui les environnent constamment, me communiquoit une observation qu'il avoit faite à cet égard; c'est que l'activité des habitans d'un pays pouvoit se mesurer sur la rapidité de ses rivières, et sur les variations de son atmosphère. Il voyoit la lenteur et l'indécision des Virginiens dans la lenteur de la Potomack, tandis que le courant rapide des rivières du nord lui peignoit l'activité des Anglerriens.

Il me dit aussi que la santé pouvoit très-bien s'associer avec les variations de l'air, pourvu qu'on prit de sages précautions. C'est, à ce qu'il m'assura, une partie de la discipline des quakers. Aussi pouvoit-on, sui-

vant lui, mesurer la longévité des habitans de la Pensylvanie, d'après la secte à laquelle ils appartenoient. Celle des quakers devoit être à la tête de cette table de longévité; venoit ensuite celle des Moraves, puis celle des presbitériens, etc.

Le docteur Rush, dont les observations sont très-nombreuses à cet égard, m'a assuré que les variations subites causoient bien plus de maladies et de morts, que les chaleurs, ou les froids *constamment excessifs*. Il me citoit l'hiver rigoureux de 1780, l'été dévorant de 1782, et l'été pluvieux de 1788; alors peu ou point de maladies; celles qui ont lieu viennent le plus souvent d'imprudences, comme d'eaux froides bues dans l'été, ou de liqueurs spiritueuses bues dans l'hiver.

Les pleurésies et les maladies inflammatoires sont beaucoup diminuées depuis quarante ou cinquante ans, d'après les témoignages des vieillards.

C'est une chose remarquable que ces maladies augmentoient, à mesure qu'on défrichoit, qu'on abattoit les arbres, et qu'elles ont diminué, à mesure qu'on a cultivé ces terres.

Le docteur Rush regardoit l'air de la nuit comme excessivement mal-sain, sur-tout

après le 20 août; l'ame vitale de l'homme est alors dans un état passif. Il croyoit en conséquence, qu'il étoit très-dangereux de dormir les fenêtres ouvertes, parce que l'air, indépendamment de ses qualités insensibles, changeoit trop fréquemment et trop soudainement dans la même nuit.

Aussi le docteur Griffiths, qui a observé les mêmes effets dans l'air de la nuit, blâme-t-il l'usage de beaucoup de ses compatriotes, de dormir sans bonnet. Il me disoit que, depuis qu'il en portoit, il n'avoit plus ces douleurs de dents, qu'il éprouvoit auparavant très-fréquemment.

Le docteur Rush regardoit les mois de mai et de juin comme les plus salubres, et il avoit observé que les valétudinaires se portoient mieux dans l'été et dans l'hiver.

Il croyoit cependant, avec le docteur Huxham, que les autres saisons qui étoient sujettes à plus de variations, perdoient de leur insalubrité, lorsqu'on savoit s'en garantir par des précautions, soit dans l'habillement, soit dans la construction des maisons, l'ouverture des portes et des fenêtres. Les habitans de la Pensylvanie qui ont l'habitude de se conformer aux change-

mens du climat, dans leurs habits, leur diète et leurs usages, parviennent, me disoit-il, à un âge aussi avancé, que dans toute autre partie de l'Amérique.

Voulez-vous avoir une idée générale de la température de cette partie du nouveau continent ? Lisez cette description de M. Pownall, homme instruit, qui y a été gouverneur pendant long-temps, et à qui le public doit de bonnes observations.

« Les saisons en Amérique, sont l'été, l'automne, ou ce que les Américains appellent plus énergiquement *la chute*, et l'hiver. — Le passage rapide de l'interruption de toute végétation dans l'hiver, à son explosion soudaine, dans le commencement de l'été, exclut cette saison progressive, connue en Europe sous le nom de printemps.

» L'été commence à disparaître quelque temps après la chute des feuilles; des pluies froides, mais momentanément, et de légères ondées de neige tombent en novembre. — Les vents de nord-ouest commencent, et vers Noël l'hiver se déploie dans toute sa rigueur. La terre est couverte de neige; la gelée est établie, le ciel devient glacé, et offre une surface azurée, au milieu

lieu de laquelle le soleil brille constamment. — Des tempêtes et des coups de vent momentanés interrompoient quelquefois ce beau temps. — Au commencement d'avril, le vent tourne au nord, de-là au nord-est. La saison des rafales pluvieuses, des brouillards des temps gris, qu'amène le vent de nord-est, se déploie vers la fin d'avril dans quelques parties, et dans d'autres, au commencement de mai. La glace se rompt, la neige se fond, et une semaine ou dix jours après, les bois et les vergers sont dans la pleine floraison. Vers le milieu de septembre, les matins et les soirs commencent à devenir frais, et depuis ce temps jusqu'au commencement de l'hiver, c'est le climat du paradis.